

MAURICE RHEIMS

de l'Académie française

EN TOUS
MES ÉTATS

*Entretiens avec
François Duret-Robert*

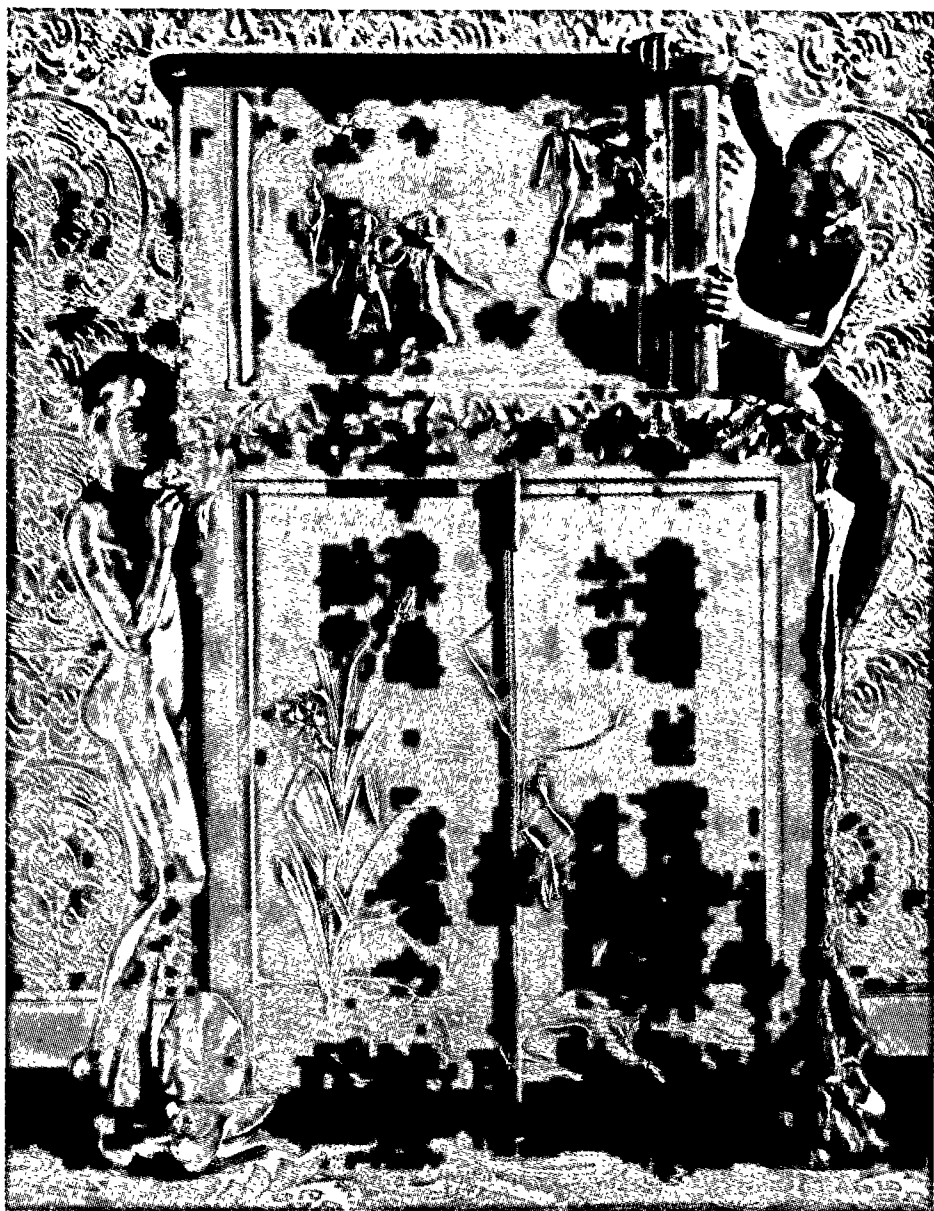
nrf

GALLIMARD

Photos Arnaud Carpentier
© Éditions Gallimard, 1993.

I

Cancre et juif



1. Classeur à correspondance en noyer sculpté et fer forgé par François-Rupert Carabin, 1891.

« Maître, venez, vous allez voir, c'est si laid ! » La commerçante qui m'interpelle, essoufflée, m'a couru après. Elle m'a aperçu musardant rue Bonaparte.

Laid ? A dire vrai, je trouvais le meuble plutôt bizarre. Plus exactement : inquiétant. Une femme nue, adossée à un arbre qui supportait sur sa tête un coffret à bibelots. Une personne joliment bien faite, enveloppée, mais pas trop. En même temps elle avait l'air égarée, troublée, abandonnée ; on aurait presque eu envie de la recueillir. Ce que je fis : je l'emportai pour 50 000 anciens francs.

A peine la donzelle installée dans mon entrée, je m'approchai, la caressai. Le poirier est aussi soyeux au toucher que l'intérieur des cuisses des jeunes femmes. Je constatai que le meuble portait une signature — Carabin — suivie d'une date : 1892. Le nom ne me disait rien.

Intrigué, je feuilletai les revues d'art éditées à la fin du siècle dernier. Il y avait là quelques œuvres de cet artiste, une armoire, un siège, une table, des statuettes. A lire les notices j'allais apprendre que, menuisier de son état ou plus exactement sculpteur sur bois, Carabin avait déjà à l'époque une certaine notoriété ; qu'il évo-

luait dans le cercle d'Emile Bernard, de Lautrec ; que des hommes au goût raffiné, comme Roger Marx, s'étaient intéressés à son œuvre.

Je supposais qu'il avait peu produit tant son travail était à la fois monumental et précieux. Dans les années qui suivirent, j'allais guetter les œuvres de cet artiste.

J'eus l'occasion d'acquérir une sculpture de petite dimension, une sorte de coupe représentant une femme au corps admirable, au visage pointu, plutôt disgracieux.

Il s'agissait, paraît-il, de son modèle favori, Polaire, une chanteuse à « voix », fort populaire à l'époque, une sorte de Piaf. Un peu plus tard je découvris un meuble exécuté en 1891, un classeur à correspondance, qui m'échut comme si j'étais un enfant du bon Dieu. Un objet extravagant où l'érotisme suinte de toutes parts, des seins, du ventre des deux filles qui s'y tiennent. L'une se présente de face, les jambes presque écartées symbolisant l'Indiscrétion ; l'autre, la plus jeune, donne ses doigts à sucer à un masque de faune, il les mord ; elle incarne la Curiosité. Sur le panneau central figure la Fortune ; elle s'enfuit sur une roue, semant des pièces d'or. Richesse fortuite qui engendre des drames : au premier plan deux femmes en viennent aux mains, tandis qu'au fond un incendie fait rage. Tout cela parsemé de roseaux qui s'épanouissent, de branches de lierre qui grimpent le long du meuble ; le tout grouille d'animaux. Entre autres, une grenouille qui tient lieu de poignée. C'est proprement extravagant ! J'ai écrit à propos de Carabin qu'il me rappelait Brustolon, un Vénitien qui créait des meubles vers 1680, qui, en particulier, a exécuté des stalles pour San Rocco à Venise. Mais Carabin est infiniment plus intéressant que Brustolon. Si ce dernier, volontiers caricaturiste, se rit des expressions humaines, un peu comme surent le faire en leur temps les Flamands et, pour se distraire, Vinci, Carabin, lui, use du bois pour mieux exprimer sa perversité.

— Vous semblez le porter aux nues.

— J'estime que dans le domaine de la morbidesse Carabin est un prodigieux créateur. Je connais, j'ai touché du doigt ce qu'en ces domaines les grands ébénistes ont pu produire de plus beau, de plus original. Dieu sait que j'en ai vu des bureaux de Cressent, des commodes de Molitor, de Riesener, de Roentgen. Non, vraiment, rien n'approche de Carabin, du moins dans le travail du bois de nos forêts. Menuisier, il n'a jamais touché aux essences précieuses, jamais joué de la marqueterie.

Mes rencontres avec Carabin ne s'arrêtent pas là. J'écrivais à son propos « qu'il avait de son métier le savoir-faire des grands sculpteurs allemands de la Renaissance, et le génie du Vénitien Brustolon. Comme ce dernier, mais avec plus d'originalité, et surtout plus d'ambiguïté, il a su donner à des objets usuels, bureaux, armoires, sièges, des formes surprenantes et inédites ». J'ajoutais qu'on savait peu de chose sur cet homme, qu'un lecteur peut-être plus averti pourrait là-dessus m'éclairer.

Quelque temps plus tard, ouvrant mon courrier, j'allais en apprendre un peu plus. Un faire-part encadré de noir, à l'ancienne, surmonté de la lettre « C », m'annonçait la mort d'une Madame veuve Carabin. J'ai écrit à la famille pour présenter mes condoléances, demandant pour quelle raison on m'avait adressé cet avis. Une dame me répondit qu'elle était la petite-fille du sculpteur, que Hans Haug, le conservateur du musée de Strasbourg, lui avait signalé que j'avais parlé de son grand-père dans un de mes livres. Elle était à ma disposition au cas où elle pourrait m'être de quelque utilité. Je pris le volant, et partis. Au cœur des Vosges je pénétrai dans une maison simple, forestière où tout, les murs, les meubles, le coucou taillés dans le sapin, fleurait les fragrances du bois ; de temps à autre, les sifflements d'une scie mécanique couvraient la conversa-

tion. Hélas, la famille n'avait conservé aucun meuble de l'aïeul, sinon quelques bronzes et de la correspondance.

En décembre 1969, la *Gazette de l'Hôtel Drouot* annonçait qu'allaient être dispersés quelques meubles de Carabin. A l'exposition il y avait peu de monde dans cette salle habituellement consacrée au mobilier ordinaire. Les estimations du commissaire-priseur étaient modestes. J'étais ce qu'il est convenu d'appeler « dans tout mes états ». J'éprouvai, dans les jours qui précédèrent la vente, la tension du ressort étiré à la limite de sa résistance. Ces meubles, il me les fallait. L'après-midi de la vente, je tenais le marteau à Galliera. Je demandai à l'une de mes amies d'être présente à Drouot, lui recommandant de n'être pas en retard, puis de se rendre acquéreur de ce trésor. « Jusqu'à quel prix ? — A n'importe quel prix. — Fixe-moi tout de même un plafond. — Pas question. Je les veux. Si je ne les ai pas, je t'avertis que je vais me coucher, attendre la mort, qui sera alors ma seule consolation. Va et pousse ! »

A 5 heures, dans mon bureau, elle me tendit trois bulletins. Mission accomplie... « Epouvantable, me dit-elle, j'ai dû enchérir jusqu'à 113 000 francs. »

C'est vrai, la somme pour l'époque était plutôt considérable¹, surtout pour des objets auxquels bien peu s'intéressaient, sinon quelques marchands, de ces gens souvent plus clairvoyants que les experts, que les spécialistes, que les conservateurs de musées. Ma messagère répétait : « Je suis consternée, c'est si cher. »

Il devait être 17 h 15. La journée avait été rude ; à Galliera j'avais, comme on dit, battu quelques records. Je signais du courrier, lorsque le téléphone sonna. La réception me prévenait que deux personnes m'attendaient dans

1. La somme, compte tenu des frais de vente qui s'y ajoutent, représente à peu près 680 000 francs actuels.

l'entrée, s'excusant de n'avoir pas pris rendez-vous et prétendant me connaître. Il s'agissait effectivement de deux marchands parisiens versés dans le négoce des objets fin de siècle. J'avais gagné !

Je ne les fis pas attendre. « Maître, nous sommes navrés, vraiment si on avait su... — Quoi ? — Que la dame contre laquelle nous avons enchéri cet après-midi était de vos amies. — L'auriez-vous su, auriez-vous renoncé pour autant à ces meubles ? — C'est qu'ils ont été adjudés bien cher. — Et alors ? — Eh bien, inutile de tourner autour du pot : votre prix sera le nôtre ! — Vous entendez par là me les racheter ? » C'était bien ça. Ils riaient, ils attendaient, ils se tortillaient, redoutant mes exigences. « A chacun son métier. Marchands, commissaires-priseurs, amateurs, ce n'est pas la même chose. Je n'ai jamais usé de mon état pour vous empêcher d'exercer le vôtre. Aujourd'hui, j'étais client comme vous, vous n'aviez qu'à pousser. — Vous auriez lâché à quel prix ? »

Je les regardai. On échangea un sourire.

— Ces meubles qui depuis lors vous appartiennent sont, il faut le reconnaître, assez surprenants : un grand livre fermé, soutenu par quatre femmes nues, fait office de bureau ; à côté, une pile d'in-folio reposant sur la tête d'une dame accroupie tient lieu de fauteuil. A voir l'intérêt que vous portez à ces personnes, et à entendre ce que vous venez de me conter à leur sujet, dois-je conclure qu'elles correspondent à votre idéal féminin ?

— Idéal, ce n'est peut-être pas le mot. Ces femmes avec leur large croupe ont leur poids d'érotisme et cette charge pourrait bien me faire reculer.

— A l'admiration suscitée par les meubles conservés au musée d'Orsay, et dont certains à un moment donné vous ont appartenu, au succès de l'exposition consacrée à Carabin, à Strasbourg, puis à Paris, on peut mesurer le

prestige dont bénéficie de nos jours cet artiste. Or ce prestige, c'est essentiellement à vous qu'il le doit. Lorsque vous avez acquis ces meubles à l'Hôtel Drouot, de méchantes langues ont prétendu que vous vouliez faire un coup médiatique.

— D'abord je vous dirai qu'à l'époque, le mot « médiatique » n'était pas en usage ; il n'est apparu qu'en 1965. C'est l'académicien qui parle et qui, en son temps, siégea à la Commission du dictionnaire, un lieu charmant. Et j'ajouterai que, lorsque j'ai acquis ces meubles, je subodrais sans doute qu'ils vaudraient bientôt assez cher. Ce sont là petits plaisirs de collectionneur : au goût de l'insolite, au plaisir de la découverte, se mêle souvent la satisfaction de retirer là un joli bénéfice.

— En fait, Carabin est devenu un peu votre « chose » ?

— Dans la mesure où j'ai participé activement à sa redécouverte.

— Comme vous l'avez fait en remettant à l'honneur nombre d'artistes de l'époque 1900, auxquels vous vous êtes intéressé le premier, Gallé notamment.

— En vérité, à l'époque où j'achetais mes premiers verres, nous étions tout juste trois ou quatre à nous les disputer.

— Autant dire que vous avez un certain flair.

— Possible. Après la Seconde Guerre mondiale je fus un des premiers avec André Breton à remarquer la beauté de certains de ces objets. J'ai alors publié un ouvrage intitulé *L'Objet 1900*. J'ai d'ailleurs à ce propos rencontré un éditeur exemplaire, O'Meara. Bonhomme étonnant, il faisait tout lui-même, assurant la sélection des photos, vérifiant la qualité des tirages. De la relecture des textes et de la mise en page, à la quatrième de couverture. Tout passait par lui. Un artiste ! Si tous les éditeurs disposaient d'un pareil homme, le métier ne connaîtrait pas la crise.

— Le style Art nouveau a bercé votre enfance.

— Avec la dot de ma mère, mes parents avaient acheté un mobilier de salle à manger exécuté par Majorelle. Superbement 1900, il était le jumeau de celui qu'avait taillé l'ébéniste pour Nadia Napierskovska, l'héroïne de *L'Atlantide*. Dans l'appartement que nous habitons à Paris, avenue Mozart, un appartement modeste, il tenait une place prépondérante. C'est là où la famille se réunissait, où mon père épluchait le carnet de notes, généralement catastrophique, que je rapportais de l'école. Parfois même, ce carnet était accompagné d'une lettre du directeur de l'établissement, signalant qu'on ne m'avait pas vu pendant une journée entière. En continuant de la sorte... Ainsi, la salle à manger m'apparaissait comme une cour d'assises. Eternel accusé, j'englobais le mobilier dans mes sentiments de répulsion. A l'inverse, il m'avait souvent servi de refuge ; dissimulé sous la table, j'entendais ce que disaient les grandes personnes. Le meuble de Majorelle devenait alors une espèce de grotte ; sous le plateau de chêne je me sentais chez moi.

— Vous étiez vraiment un mauvais élève ?

— Litote !

— A quoi attribuez-vous vos désastres scolaires ?

— Je pense à l'ambiance si triste dans laquelle s'est déroulée mon enfance. De mes jeunes années je garde le pire des souvenirs. Nombreux sont les gosses qui conservent de leur jeunesse une impression désagréable, mais il m'apparaît que la mienne a été particulièrement pénible, bouleversé que j'étais par la maladie de mon frère aîné. Pierre, au départ, était un garçon brillant, beau, avec les yeux pers ; mais très tôt ses crises d'épilepsie devinrent de plus en plus fréquentes. J'en étais témoin : dure épreuve pour un enfant. Mon père qui était officier de carrière, ne gagnait guère. Nous n'avions pas de bonne ; aussi, lorsque

ma mère allait faire des courses, me confiait-elle le soin de garder mon frère, de veiller sur lui. La solde paternelle suffisait à peine à couvrir les honoraires des médecins, des guérisseurs que mes parents consultèrent dans toute l'Europe, pour tenter de le guérir. Dans cette ambiance inquiète, je n'avais guère le goût de travailler. A lire mon carnet de notes, les appréciations de mes professeurs, j'étais convaincu d'être un crétin. Opinion d'ailleurs partagée particulièrement par un de mes maîtres. C'est un souvenir qui me restera en mémoire jusqu'à mon dernier jour. La scène se passe en septième au lycée Lakanal. D'une oreille distraite j'écoute des bribes d'un cours d'histoire naturelle. J'occupe la meilleure place, près du radiateur, dans le fond. Je sommeille, je m'occupe de mon élevage de vers à soie. Déjà le goût de la collection !

Soudain, le professeur m'interpelle. « Rheims, au tableau ! » Et de me poser des questions auxquelles je suis évidemment bien incapable de répondre. Alors avec gentillesse, il me prend par les épaules, me tourne vers la classe, et s'adressant à mes camarades : « Regardez Rheims, sa tête, son crâne en pain de sucre, signes évidents du crétinisme congénital. »

Je souris. Il n'y avait rien à faire : j'étais, je serais toujours un imbécile. Il est indiscutable que je n'ai jamais pu surmonter cet état qui resurgit à maintes occasions. Confronté à une série de chiffres, à une colonne de nombres, à une simple opération, mon esprit se brouille, l'angoisse m'étreint. Je revois le visage consterné de mon père qui, assis devant la table de Majorelle, prenait connaissance, dans mon carnet scolaire, de mes notes en mathématiques. Excellent homme, il voulait que j'ajoute mon nom à la liste des polytechniciens de la famille. Pas de chance... !

— Que sont devenus les meubles de Majorelle ?

— Raflés par les Allemands. La salle à manger familiale se trouve probablement aujourd'hui dans quelque ville germanique, emplies d'une riche vaisselle chez des gens bien-pensants, peut-être d'ascendance lorraine, qui s'enchantent au milieu de ce mobilier nancéien. A moins qu'elle n'ait disparu au cours d'un bombardement, en même temps que la famille tout entière. L'idée ne me déplait pas. Décidément, je n'ai pas une bonne nature.

— Quand le problème juif a-t-il fait irruption dans votre existence ?

— Durant toute mon enfance j'ai entendu parler de l'affaire Dreyfus. Elle avait éclaté au moment où mon père était un jeune sous-lieutenant, en garnison à Versailles. Un jour, comme il faisait observer à l'un de ses camarades que dans leurs réunions, ou au mess des officiers, il n'était jamais question de l'« affaire », son ami lui répondit : « Nous avons les uns et les autres décidé de ne jamais en parler en ta présence. » On ne pouvait être plus amical, plus élégant. En fait, son origine juive collait à la peau de mon père ; il la traînait comme ces criminels dont la tête est mise à prix et dont le portrait figure dans les lieux publics. Coupable ! Coupable d'être juif ! Dans les bons milieux il était convenu que Dreyfus, parce que juif, était sûrement coupable, prédisposé par sa race à l'être éternellement. Traître à sa patrie. Qualificatif infamant se référant à une notion qui de nos jours est devenue plus incertaine. La suspicion contre les juifs devait demeurer vivace dans l'armée. Longtemps après que l'« Affaire » Dreyfus s'était estompée, on conservait l'idée que les bons officiers devaient être catholiques.

— Votre père a-t-il songé à se convertir ?

— Jamais. Il avait la foi, le respect des vieilles coutumes, et cultivait la mémoire de nos ancêtres. François, vous devez comprendre ça un peu mieux que la plupart, vous

dont les ancêtres huguenots ont été persécutés au cours des siècles.

— Votre famille est originaire d'Alsace et de Lorraine ?

— Durant la dernière guerre, les Allemands exigèrent, pour reconnaître aux juifs la qualité de Français, que ceux-ci apportassent la preuve qu'ils appartenaient à une famille installée en France depuis au moins cinq générations. Ces cinq générations, je les ai aisément retrouvées. Je descends d'un certain Amchel Rheims, boucher à Boulay en Lorraine. Il eut treize enfants qui essaimèrent dans le monde entier. Parmi mes ancêtres je compte des meuniers, des artisans, des colporteurs, des marchands de chevaux. La gloire de ma famille est incarnée par un ingénieur qui devint par la suite grand maître de l'artillerie de Napoléon III, qui entra à l'Institut et construisit le pont de Kehl. Mais mes véritables racines, comme celles de nombre de juifs d'Alsace et de Lorraine, pourraient bien se situer en Pologne. Vous en connaissez la raison : lorsque le roi Stanislas reçut la Lorraine, il ne manqua pas de s'apercevoir que son nouveau duché tombait en décrépitude. La cause de ce fâcheux état de choses était que les Lorrains répugnaient généralement à cultiver la terre ; or il se trouvait qu'en Pologne demeuraient de nombreux juifs, habiles à retourner la glèbe, à l'ensemencer. Il en fit venir trois ou quatre cents qui s'établirent dans la province. Ils y firent souche. De ces « Polacks », comme on les appela longtemps, sont issus plusieurs de mes ancêtres et parmi eux les fondateurs de la banque Lazard. Après la défaite de 1870, les Alsaciens-Lorrains durent faire un choix douloureux ; soit rester chez eux, en abandonnant la nationalité française, soit quitter leur pays, en laissant terres et biens pour demeurer français. Mes grands-parents optèrent pour la France. C'est la raison pour laquelle ma mère est née... à Venise. Son père était ingénieur chimiste. Venant

d'Alsace, il débarqua à Paris, et n'y trouva pas de travail ; il apprit par le journal qu'une usine de chandelles installée aux environs de Venise, à Mira, cherchait un ingénieur chimiste. Il partit pour l'Italie, où il s'établit. Ainsi ma mère vit le jour à douze kilomètres de la cité des Doges. C'est sans doute pourquoi j'aime tant cette ville.

— Mais vos propres racines, elles se trouvent en Pologne, en Alsace, en Lorraine, en Italie ?

— Non, elles sont à Paris. Si je m'écoutais, je ne quitterais jamais la capitale.

— Autant dire que vous vous sentez profondément français.

— Très profondément.

— Et que vous avez l'impression de descendre de l'un de ces Gaulois blonds et moustachus qui bataillaient avec Vercingétorix ?

— Je m'imagine plutôt le descendant de quelque mercenaire romain, de quelque marchand qui, au temps de César, se serait installé en « Germanie Première », c'est-à-dire en Alsace. A dire vrai je ne sais pas, car je n'oublie pas que, comme je viens de vous le dire, ma ligne généalogique paraît coupée dès le milieu du xviii^e siècle.

— Et Israël ?

— Israël est une autre patrie, plus lointaine, plus abstraite. Je suis très attaché à ce pays biblique où vécut vraisemblablement mes lointains ancêtres ; mais ce qui par-dessus tout me touche, c'est qu'Israël représente une terre d'accueil pour ces hommes, pour ces femmes qui ont survécu aux camps d'extermination, dont le courage, la réussite me remplissent d'un certain orgueil. Ils ont créé une économie, ont mis sur pied une armée, dont la victoire, dans un combat inégal contre les Arabes, a démontré que les juifs n'étaient pas éternellement ces victimes résignées que l'on pouvait persécuter tout à loisir. Par ailleurs, ils ont

MAURICE RHEIMS

En tous mes états

Entretiens avec François Duret-Robert

«Prenez-moi la main dans le sac et je vous dirai tout», avait promis Maurice Rheims à François Duret-Robert. Et il a tenu parole, ne trichant pas avec la vérité et sachant toujours jusqu'où il pouvait aller trop loin, pour reprendre le mot de Jean Cocteau. Maurice Rheims étant essentiellement un grand amateur d'art, chaque entretien débute par l'évocation d'une des pièces de sa collection. Ces pièces, choisies, achetées par lui, reflètent en effet ses goûts, ses fantasmes. A partir d'un coffret ayant appartenu à Balzac ou d'un tableau de Balthus, il révèle un aspect de sa personnalité, comme, chez le psychanalyste, à partir du récit de son rêve, le patient avoue certains secrets de son inconscient. Les titres des chapitres montrent en effet que Maurice Rheims n'a rien voulu cacher de ce qui a caractérisé et caractérise toujours sa vie :

- Cancre et juif
- Commissaire-priseur
- Homme de plume
- Académicien
- Collectionneur d'œuvres d'art
- Collectionneur de dames
- Mystificateur
- Gentilhomme-Bourgeois

Maurice Rheims a publié de nombreux ouvrages dont, chez Gallimard, Le saint office (1983), Pour l'amour de l'art (1984), Les greniers de Sienne (1987).

François Duret-Robert, chargé d'un cours à l'École du Louvre, collabore à Connaissance des Arts.



9 782070 114412



93-X A 11441 ISBN 2-07-011441-4

95 FF tc

Extrait de la publication